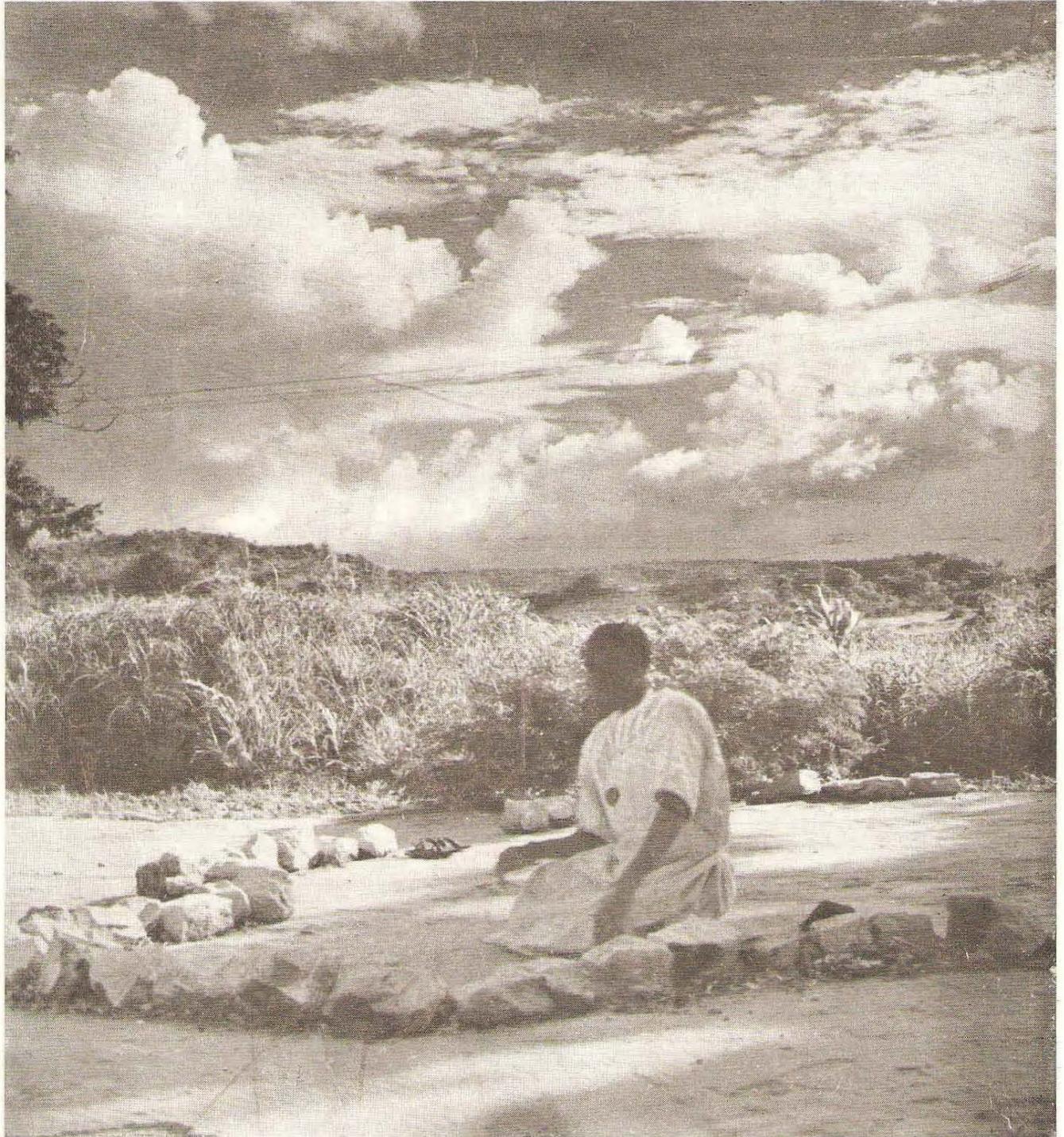


NOTES AFRICAINES

BULLETIN D'INFORMATION DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE ET DE CORRESPONDANCE



gris et tu mettras le tout dans un van neuf. Tu prépareras aussi un gros plat de riz avec un poulet. Dans ce riz tu mettras les feuilles pulvérisées d'une plante. Tu donneras à manger de ce riz à tous les habitants du village et tu éparpilleras le reste dans toutes les directions. Tous tes ennemis qui mangeront de ce riz ou même marcheront sur un grain de ce riz tomberont malades et viendront se confesser à toi en s'accusant d'être la cause de tes maladies et malheurs. Tu leur infligeras des amendes, d'après la gravité de leur faute, et tu demanderas au grigri *nia(n)* de leur pardonner et de leur rendre la santé. »

Le lendemain matin, conformément aux instructions reçues de son mari au cours de la nuit, la femme prépara le grigri *nia(n)* et le gros plat de riz mélangé à la poudre d'une certaine plante. Elle fit manger de ce riz aux habitants du village et éparpilla le reste aux quatre vents. En effet, des gens tombèrent malades et vinrent se confesser en disant qu'ils étaient la cause de ses maladies précédentes et même de sa stérilité. La femme leur infligea des amendes et demanda au grigri que son mari lui avait envoyé pour se défendre contre ses ennemis de leur pardonner et de leur rendre la santé. Il paraît que les malades guérirent et

grâce à cela le grigri gagna du prestige et de la renommée.

Au début, des femmes de son village et plus tard des femmes des régions lointaines affluèrent chez la femme du chef pour se faire initier au grigri *nia(n)*.

L'initiation se faisait comme suit :

Chaque femme qui voulait s'initier apportait unealebasse de riz et un poulet. Préalablement la femme se confessait, c'est-à-dire qu'elle disait si elle avait causé des maladies ou des malheurs aux autres et si elle avait mangé l'âme de quelqu'un. Pendant toute la durée de l'initiation la candidate ne mangeait pas et elle ne buvait pas même en dehors de la case des grigris. Le jour de sa sortie sa confession devait se faire publiquement.

C'est ainsi que l'usage de ce grigri se répandit dans une grande partie du territoire libérien et fit son apparition et des adeptes dans les cantons de Manon et de G'Benson, du cercle de Nzérékoré.

L'influence des grigris, dans la région forestière, reste toujours considérable.

Thanos MENGRELIS, Nzérékoré

(1) Poterie.

« SURF-RIDING » SUR LA COTE D'AFRIQUE

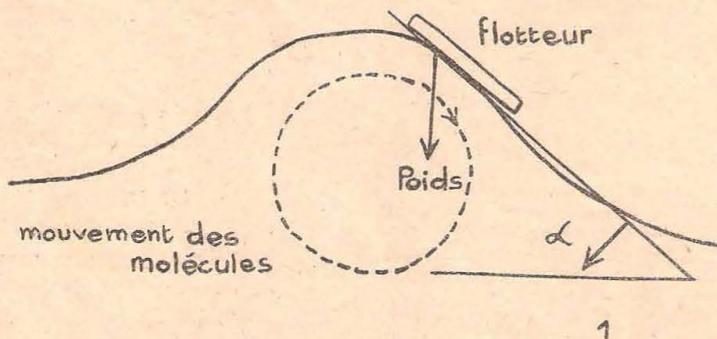
Principe et description. — Le « surf-riding » (chevauchée des vagues) est un jeu qui consiste à se faire pousser par les vagues du large vers la rive. La théorie de la houle trochoïdale explique la possibilité d'un tel déplacement.

a) *Vague non déferlée.* — Dans ce cas il n'y a pas mouvement de la surface de la mer, les molécules étant animées d'un mouvement circulaire dans un plan vertical, mais si un flotteur parvient à se maintenir en équilibre sur le front de la vague, il sera poussé par celle-ci comme une bille posée sur un tapis est poussée par l'onde formée par un crayon que l'on glisse sous

taire, elles dépassaient leur propre vague et se faisaient pousser par l'onde solitaire ainsi formée, la traction n'intervenant plus que pour maintenir la position d'équilibre.

Ajoutons que cet équilibre se réalisera plus facilement si l'angle du front de la vague sur l'horizontale (angle d de la fig. 1) est le plus grand possible, c'est-à-dire par une houle en eau peu profonde (onde solitaire d'un canal, ou vague arrivant au rivage).

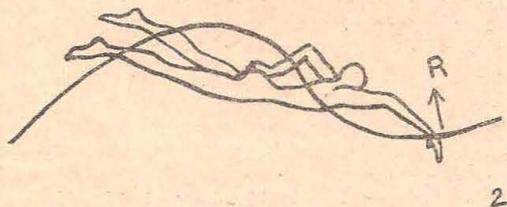
b) *Vague déferlante.* — Dans ce cas il y a un déplacement véritable des molécules d'eau formant la vague: tout se passe comme si cette tranche d'eau glissait sur une tranche d'eau inférieure. Si le flotteur parvient à se maintenir dans la partie active de la vague (front) il sera poussé jusqu'au rivage.



ce tapis. A ce moment, c'est le poids du flotteur qui peut le maintenir sur le front de la vague, mais à la condition qu'il puisse glisser sur la surface de celle-ci, ce principe était appliqué jadis par les péniches dans certains canaux : par un effort de traction supplémen-

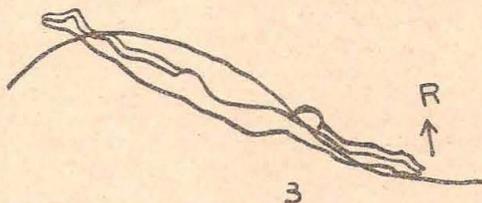
c) *Description du « surf-riding ».* — Le jeu consiste à se servir de ces deux principes, à prendre le plus au large possible une vague non déferlée et à se faire pousser par elle jusqu'au déferlement puis au rivage. Cet exercice peut se pratiquer de différentes façons :

1. — *Nage*. — Le nageur démarre un peu avant que la vague soit sur lui pour être rattrapé au maximum de vitesse. Si le nageur va à une vitesse à peu près égale à celle de la vague, il sera poussé par elle à condition qu'il s'y maintienne par la réaction (R de la fig. 2) des mouvements de bras sur le pied de la vague;



ce système a l'inconvénient de demander un gros effort et d'être impossible en petites profondeurs (inférieures à la longueur des bras).

2. — *Glissade sans planche*. — Le nageur se lance comme précédemment, mais une fois « pris », il s'allonge complètement sur l'eau, la tête entre les bras, les mains à plat. La réaction sur les mains et les bras glissant sur le front de la vague non déferlée ou sur



la couche d'eau inférieure sur laquelle se déplace la vague déferlée permet l'équilibre à condition que la vitesse de la vague soit assez grande, mais ce système a l'inconvénient d'empêcher toute respiration et toute vision pendant le parcours.

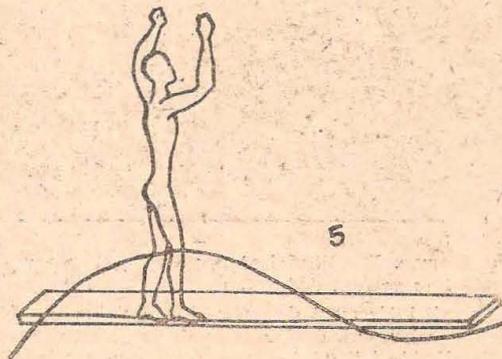
3. — *Glissade avec petite planche*. — Par contre si le nageur s'appuie sur une simple planche (0 m.60 × 0 m. 30 par exemple), la réaction R (fig. 4) verticale est beaucoup plus importante et permet à la tête (et souvent au buste) d'être entièrement hors de l'eau. Une



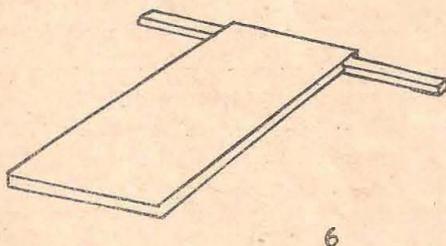
fois la vague prise, aucun autre effort n'est plus nécessaire. Le nageur doit simplement prendre garde à bien orienter sa planche (incliné avant le déferlement, presque horizontale après); il sera poussé jusqu'à l'échouage. De plus, en inclinant la planche latérale-

ment, le nageur est, dans une certaine mesure, maître de sa direction.

4. — *Glissade avec grande planche*. — Avec une planche de 2 m. de long, épaisse et légère, le nageur parvient à se mettre debout, c'est là le vrai « surfing » (fig. 6).



Pratique de ce jeu en Afrique. — Nous avons assisté à ce jeu au village de Yof. Il est pratiqué par les jeunes pêcheurs. Ils pratiquent les 3 premiers mouvements, mais surtout la glissade avec la planche. Celle-ci est un



vieux bout de bois, une douve de tonneau, ou le fond d'une vieille pirogue. Certaines planches sont munies d'une barre transversale dite le « volant » (fig. 5).

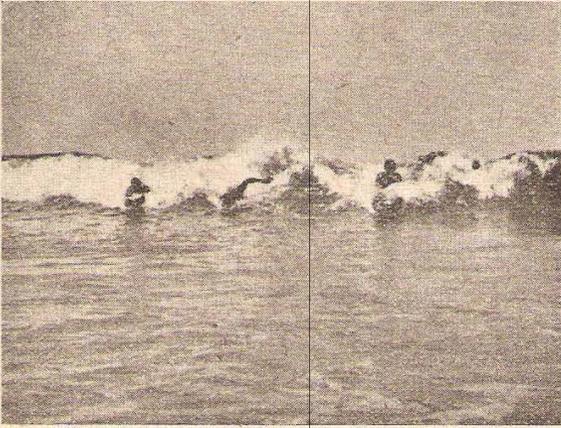
Les plus habiles se servent de toutes petites planches et se livrent à des « fantaisies » (un coude appuyé sur la planche comme sur la photographie).

Ce jeu s'appelle *Saran* (glisser).

Les indigènes ont tendance à ne prendre que des vagues non déferlées (ce qui est beaucoup plus facile) et battent des pieds presque tout le temps (ce qui ne sert à rien à partir du moment où la vague est prise).

Ce jeu se pratique au Sénégal depuis fort longtemps. A Saint-Louis, par mer assez dure, on arriverait à parcourir ainsi une centaine de mètres. A Yof, à marée haute (la plus favorable), des trajets de 50 mètres sont courants.

Le « surf game » est signalé à Accra par James Alexander (« Colonies of Western Africa ») dès 1837 : « on pouvait voir pendant ce temps dans la baie des garçons nageant dans la mer, des planches légères sous



leur estomac. Ils attendaient une vague, et alors ils venaient en roulant dedans... »

Il serait intéressant de rechercher l'origine en Afrique de ce jeu, qui, quoique très simple, n'est pas très instinctif. Ainsi il est à peu près inconnu sur la côte du Maroc (cependant très favorable), parmi les Européens de Dakar (qui peuvent le pratiquer à Camberène, à Yof ou plus simplement à la plage des Madeleine) et en France. Je ne l'ai vu pratiqué que d'une façon sporadique sur la côte basque.

Jean ROUCH, C.N.R.S.

RITES FUNERAIRES CHEZ LES DIOULA DE COTE D'IVOIRE

(RÉGIONS DE BOUNDIALI-ODIENNÉ, CERCLE DE KORHOGO)

Derniers moments. — Dès que l'état d'un malade devient alarmant, tous les membres de la famille sont avertis. Chacun prend ses précautions. Le malade est toujours assisté d'un parent qualifié qui répond à tous ses besoins et lui donne de temps en temps de l'eau.

Lorsque son entourage sent la présence de l'Ange de la mort (le terrible Azraël) qui est encore plus près de lui que les hommes, on essaie de lui faire prononcer la formule de foi dont la répétition par lui est une garantie presque certaine de sa sauvegarde le jour de la résurrection.

Décès. — Dès que la mort est constatée, toute la famille et l'entourage sont avertis par le bruit des pleurs obligatoires des femmes et des filles du défunt. D'autres femmes du village viennent prendre part aux pleurs.

Le chef de village, alerté d'avance, arrive et donne à la famille des paroles de consolation.

Pendant que trois ou quatre messagers vont annoncer la mort dans les villages voisins, les jeunes gens s'apprennent à aller chercher dans les champs des Sénoufos, parfois éloignés de 10 à 15 kilomètres, des vivres nécessaires pour la réception des personnes qui viendront aux funérailles avec leurs tam-tams.

Certaines personnes, très attachées au défunt, viennent lui découvrir le visage et lui parlent : « Tu n'abandonnes ou tu dors, dis-nous la vérité ? ». D'autres viennent constater le décès et prononcent aussitôt la formule de foi ainsi conçue : « Il n'y a de Dieu que l'Unique et Mahomet est son envoyé ». Ils ajoutent aussi : « Que la paix soit avec toi, que Dieu te réserve un bon accueil dans les demeures célestes et sois un hôte de demain ».

Dans la maison mortuaire, il ne reste que les ossements du défunt et quelques grands personnages.

Genres de décès. — Les cérémonies et rites funéraires ne varient pas suivant le genre de mort, la mort n'étant qu'un rappel par Dieu chez les Musulmans, sont fatalistes.

Cependant, sauf le bain, l'habillement et la prière, on ne pratique aucune autre cérémonie pour les nouveaux-nés, les enfants et les jeunes filles qui sont condamnés sans formalités dans leur dernière demeure. Pour les autres catégories de personnes, sauf les cérémonies rituelles, qui sont en fonction du rang social du défunt, les cérémonies religieuses sont les mêmes.

Un éclat plus particulier est réservé aux funérailles des chefs de familles vénérées, de village, de groupe de canton...

Quand les gens des villages voisins sont annoncés, on les rejoint en cours de route et on les conduit à la demeure du défunt.

Obsèques. — Lorsque tout le monde est rassemblé, on procède aux obsèques; tout d'abord, on choisit trois personnes bien initiées pour laver, habiller et embaler le corps.

Lavage. — La toilette mortuaire se fait avec de l'eau amenée par quelques femmes du village. Chacune d'elles apporte un canari d'eau qu'on fait chauffer légèrement. La toilette se fait au lieu habituel où le défunt prenait ses bains; ou, à défaut, dans un autre endroit réservé. On étend le corps et on le lave soigneusement. On nettoie avec des soins particuliers les sept parties qui touchent la terre pendant les prières : les pieds, les genoux, les mains et le front.

Mise en scène. — Le corps lavé est enveloppé de trois couvertures qui, parfois, ont été mises de côté par le défunt qui sentait son heure proche. Ces couvertures tiennent au corps à l'aide d'une bande d'étoffe. On expose ensuite le corps sur la place publique du village où on lui fait la prière. On passe ensuite à des interrogatoires pour connaître ses créances et ses dettes. Tout cela se passe dans un silence absolu, une tristesse profonde et un recueillement pieux. Le corps est ensuite enlevé et la civière de branchage est tendue par une dizaine de personnes, à la hauteur de la ceinture et tout le reste de la population suit, formant un grand cortège qui avance à pas grave et mesuré vers le cimetière, en prononçant des prières à voix basse. La tombe, dont l'emplacement a été choisi par les parents, a été préalablement creusée par des jeunes gens. Le sable de la fosse principale est mis à gauche et celui de la niche aménagée du côté gauche est à droite.

Trois ou quatre personnes descendent dans la fosse

